

FAUX ET USAGE DE FAUX
ou : le commerce des dieux égyptiens

Robert HARI

L'Égypte ancienne a toujours exercé une extraordinaire fascination sur ses visiteurs, voire sur ses innombrables occupants étrangers (1), dès l'antiquité classique. Cette incroyable civilisation ne pouvait manquer de frapper l'imagination. Aucun peuple au monde a-t-il jamais investi autant - et avec un luxe qui dépasse singulièrement le "miracle grec" - dans des domaines aussi étranges qu'exclusifs : la mort d'une part, et, d'autre part, les dieux d'un panthéon à tout prendre monstrueux ? Et ce n'est pas un hasard que cette démesure, en quelque sorte, ait poussé les Anciens à fixer sur le sol de l'Égypte deux des sept merveilles du monde qu'ils avaient inventoriées.

A l'étonnement que produisait la vue de monuments innombrables et leur concentration : la Thèbes-aux-cent-portes des Grecs par exemple ; les théories de statues de rois et de dieux ; les pyramides et le sphinx de Gizeh ; les obélisques et les colosses - s'ajoutait l'idée de secrets et de mystères, conditions nécessaires à la justification de réalisations si nombreuses et, en définitive, si déraisonnables. Comment, ainsi, faire admettre à un visiteur antique ou médiéval que l'énorme pyramide de Chéops pouvait n'être que la tombe d'un seul individu ou qu'on ait consacré une gigantesque nécropole souterraine à des boeufs ? De plus, la rapide inaccessibilité des hiéroglyphes amplifia considérablement ce phénomène d'incompréhension, de séduction pour l'inconnu et, presque, de croyance au supranormal. Comment, d'ailleurs, la justification d'un pareil ensemble aurait pu être saisie par des Grecs, dont la civilisation avait secrété un Aristote ou un Platon ; par des Romains juristes et militaires ; par des Chrétiens des Croisades ; par des Français marqués par le cartésianisme ?

L'étrangeté même de cette civilisation pharaonique, telle qu'elle était ressentie, allait avoir un certain nombre de conséquences.

L'ésotérisme (ou ce qui en tient lieu) tout d'abord. Une telle culture (et ses témoignages visibles) ne pouvait relever que d'une sorte de connaissance, voire de science, échappant au commun mortel et, de plus, soigneusement dissimulée, qu'il s'agissait de retrouver et de décoder.

(1) A l'exception des Turcs, pour qui les antiquités égyptiennes ne constituaient qu'un moyen commode d'autoriser le pillage du pays, moyennant des "firmans" bien rétribués. Cf. Lepsius et Champollion !

Ce n'est pas le lieu ici d'analyser les divers courants issus de cette interprétation des réalisations de l'ancienne Egypte. On se bornera à noter au passage, dans un inventaire qui n'a évidemment rien d'exhaustif, quelques-unes des sectes ou institutions qui se réclament de cette connaissance supérieure et mystérieuse qui aurait été l'apanage des pharaons, de leurs savants, de leurs architectes ou de leurs prophètes inspirés : Les Rose-Croix qui, dans leur temple de San José (Californie) en appellent à Thoutmès III qui serait leur fondateur; telles loges maçonniques; les mouvements "symbolistes", inventeurs d'un "livre de pierre" qui aurait transposé architecturalement les secrets incroyables des Pharaons - sans parler des pyramidologues de tout genre jonglant avec les dimensions (généralement fausses) de la Grande Pyramide et prédisant de cette façon mieux le passé que l'avenir - quand ils ne retrouvent pas, admirablement et avec cinq mille ans d'antériorité, le poids de la livre anglaise (2).

Un second courant - qui intéresse plus directement notre propos - est l'engouement pour tout ce qui est égyptien, de la momie à l'obélisque en passant par toute la gamme de ce qu'on pouvait rapporter de ce pays mystérieux. L'obélisque, par exemple; sans faire appel à Freud, on ne peut manquer de constater avec étonnement une ferveur qui va des empereurs romains à Champollion, en passant par un certain nombre de papes (3).

L'intérêt pour les momies peut paraître plus singulier. Mais le goût pour le macabre existe (4). Il est vrai cependant que beaucoup de collectionneurs s'intéressaient davantage aux cercueils qu'à leur contenu. En revanche - et c'est un

(2) A côté de symbolistes qui n'ont qu'un vernis d'égyptologie (Mme I. Schwaller de Lubicz, épouse d'un authentique égyptologue; mais en l'occurrence l'osmose conjugale ne suffit pas), on trouve malheureusement - mais rarement il est vrai - des "gens de métier" de l'égyptologie, comme feu Alexandre Varille. Ne citons que pour mémoire les élucubrations de l'Ecossais Piazza Smith et de ses disciples : l'involontairement comique Georges Barbarin ("*Le secret de la grande pyramide*") et l'involontairement sérieux Abbé Th. Moreux ("*La science mystérieuse des Pharaons*").

(3) Le pape Léon XII avait demandé à Champollion lors de son voyage en Italie de 1824 à 1826 de lui rédiger un texte à sa gloire, en hiéroglyphes, pour un obélisque qu'il se serait fait édifier. Les prêtres d'Héliopolis ont dû se retourner de bonheur dans leur tombe à voir cet hommage rendu à leur paganisme...

(4) Voir les promenades familiales du dimanche dans les catacombes des Capucins de Palerme (illustrées par le récent film de Rossi, "*Cadavres exquis*").

phénomène qui atteste à l'absurde la croyance dans des "pouvoirs" qu'auraient détenus les anciens Egyptiens -, du Moyen Age au début du siècle dernier, on a fait une consommation effarante de momies (on a articulé, sur la base d'extrapolations diverses, le chiffre de 30'000) dans les officines d'apothicaires qui fabriquaient de la "poudre de momie" dont les vertus supposées en faisaient un topique fort recherché, et par conséquent fort bien rémunéré. La chronique, cependant, ne dit pas combien de patients en sont morts; morts guéris, cela va de soi, comme disait Molière. Mais la demande de momies était si forte que les "importateurs" ont parfois livré des cadavres modernes d'Arabes morts accidentellement (du moins veut-on le croire) dans le désert et momifiés naturellement par chaleur et dessiccation.

Si l'on veut, ce type de momie est un faux égyptien. Et cela nous ramène à notre sujet.

Si ce n'est pas, à s'en référer aux clichés admis, le plus vieux métier du monde, celui de faussaire remonte très haut dans l'histoire, et dans l'histoire égyptienne en particulier (5) mais s'est développé en fonction de la raréfaction des authentiques antiquités, qui demandaient évidemment moins de travail !

La découverte de l'Antiquité par la Renaissance a dû rendre vivace une industrie qui n'était jusque-là que sporadique; le Romantisme y a ajouté; et les restrictions protectionnistes ultérieures l'ont rendue prospère.

C'est en fait depuis le début de ce siècle que des "recettes" systématiques ont été appliquées. C'est sauf erreur Elisabeth Budge, dans des mémoires rédigés de manière alerte, qui raconte plaisamment comment, cherchant l'endroit discret d'une maison égyptienne de Gournah où elle avait été invitée, tomba par erreur de cheminement sur un véritable atelier où des artisans découpaient dans un authentique cercueil anthropoïde des morceaux de bois, que d'autres utilisaient pour y peindre de fausses décorations...

La loi de l'offre et de la demande jouant totalement, on peut dire qu'aujourd'hui il n'y a pas une seule collection, officielle ou privée, qui ne puisse s'enorgueillir (parfois sans le savoir) d'un ou de plusieurs faux.

(5) Voir les objets "égyptianisants" de la Grande Grèce (cf. par exemple : *Scarabei e scarabeidi egiziani ed egittizzanti del Museo nazionale di Cagliari* de G.M. Scandone).

Il semble d'ailleurs que les faussaires du début du siècle aient été plus habiles, et plus instruits, que ceux d'aujourd'hui.

Certains scarabées royaux du début du siècle sont des imitations singulièrement plus dangereuses que ceux qui sont proposés maintenant aux touristes de Louxor par les habitants de Gournah (6).

Les fausses antiquités sont de deux natures. Les premières sont insidieuses : ce sont celles qui sont anépigraphes. Mais l'imitation, si elle est généralement du point de vue technique impeccable (matière, taille ou gravure), se distingue par une sorte d'excès dans le désir de faire plus vrai : détails ajoutés et contradictoires par exemple. Dès qu'on touche aux hiéroglyphes, en revanche, l'imitation est si grossière et maladroite, que le doute n'est plus possible. C'est le cas des innombrables scarabées que l'on vous sort avec des mines de conspirateur des poches insondables des gallabeyas...

Le jour où, à Louxor par exemple, on instituera pour les habitants de la rive ouest un cours de philologie égyptienne et d'initiation à la lecture des hiéroglyphes, malheur aux touristes même supposés avertis. Le "meilleur fabricant de faux scarabées de Gournah" qui m'a été présenté avec amusement une fois par un inspecteur du Service des Antiquités, et qui fabrique en effet des scarabées à première vue inattaquables dans la forme (prothorax, élytres, pattes) est aujourd'hui piégé par la grossièreté des hiéroglyphes figurant sur le plat; si jamais il acquiert quelques notions (celles d'un cours d'étudiant de première année...), il deviendra dangereux, et il sera conseillable de ne plus acheter de scarabées apparemment authentiques...

Car en matière de faux, l'habileté manuelle ne suffit pas. Une certaine culture, et même une culture certaine est indispensable. Qu'on se souvienne de la fameuse tiare de Saïtapharnès, achetée par le Musée du Louvre à un prix exorbitant (7), et qui présentait, en or massif (460 grammes), des scènes apparemment inédites relevant du règne

(6) On devrait ajouter : et par les magasins d'antiquités de Louxor, qui affichent cette sorte de "placebo" qu'est la licence gouvernementale de vente, et où - selon un inventaire personnel récent - je n'ai trouvé, sur les centaines d'objets offerts, et parfois certifiés d'authentiques, qu'une seule pièce pharaonique : un cône funéraire banal.

(7) Deux cent mille francs or de 1896...

de ce roi scythe et peu connu... Il fallut toute la "Gründlichkeit" des savants allemands, leur connaissance encyclopédique des publications, pour prouver qu'il s'agissait d'un faux astucieux, puisque son fabricant avait puisé ou pastiché des fragments de scènes figurant sur des objets authentiques dans un certain nombre d'ouvrages savants (8).

Il serait facile d'illustrer un article sur les faux. J'ai choisi trois exemples, qui me semblent intéressants par leur (relative) subtilité; deux appartiennent à ma collection personnelle - où ils ont, je m'empresse de le dire, été enregistrés comme tels. Je dois le troisième exemple à l'amabilité du Curatorial Assistant du Museum of Fine Arts de Boston, M. E. Brovarski, qui a autorisé la publication de cette pièce fort curieuse, sur laquelle, d'ailleurs, nous avons et lui et moi la même opinion.

1. Cône funéraire

Comme on le sait, le cône funéraire, objet au demeurant assez inesthétique, a été, ou est encore, considéré comme un objet archéologique mineur. Le fait qu'ils étaient "publiés" parfois à plusieurs centaines d'exemplaires a en outre déterminé un certain manque d'intérêt du collectionneur. Celui que nous présentons est de dimensions inhabituelles (h. 15 cm, Ø 8 cm); il aligne des signes hiéroglyphiques généralement corrects, et assez conformes à ceux qu'on trouve sur les cônes authentiques; mais ces signes n'ont aucun sens... Ils sont simplement juxtaposés. La représentation d'un obélisque relève du phénomène que je signalais plus haut du détail supplémentaire appelé à "faire plus vrai". Aucun cône connu n'a une telle décoration, dont la signification d'ailleurs serait incompréhensible.

Un faux, certes. Mais inquiétant. Non pas dans la mesure où il puisse faire longtemps illusion. Mais parce qu'il atteste qu'il n'y a plus de domaines privilégiés dans la fabrication de fausses antiquités (9) et que même les objets mineurs sont exploités.

(8) La tiare a, bien entendu, quitté le Musée du Louvre (en 1903) et, sauf erreur de ma part, se trouve aujourd'hui au Musée des arts décoratifs, ce qui me paraît une bonne analyse de destination.

(9) J'ai eu l'occasion de voir plusieurs exemplaires de ce faux cône. Ce qui signifie qu'il y a quelque part, à Gournah, un moule; et la chose est intéressante: le faussaire a peut-être, par quelque souvenir ancestral, fabriqué avec les matières et techniques anciennes (probablement en bois) un de ces moules dont on n'a jamais retrouvé les modèles antiques.

Indépendamment de son incohérence philologique, un autre élément atteste la supercherie. Alors que l'intérieur des cônes authentiques est noir et charbonneux, celui de notre faux est homogène. Lorsque le faussaire aura appris la langue hiéroglyphique, il lui restera donc à acquérir certains procédés de cuisson...

2. Relief ramesside

Ce deuxième document a, me semble-t-il, une histoire intéressante. C'est typiquement l'objet qu'on vous montre discrètement avec des regards épouvantés alentour, signe de la correction de la transaction et de l'authenticité de la pièce. Il m'a été offert alors que j'attendais (pendant deux heures) un fiacre commandé pour ma sortie à la nuit tombante du Temple de Karnak, et qui ne venait pas : il y avait quelque princesse iranienne dont la suite avait mobilisé tous les moyens de transport de Louxor. Le prix proposé relevait manifestement du pouvoir d'achat des rois du pétrole (qui, au reste, ne vont jamais au-delà de la latitude du Caire). Immédiatement, un attroupement, sous le regard blasé d'un agent de la police touristique, avait collaboré avec le vendeur, pour certifier sa bonne foi, l'authenticité de la pièce, l'exactitude du prix; une véritable "commedia dell'arte" : on m'expliqua que le vendeur avait été renvoyé du temple où il était ghafir parce qu'il avait dérobé des fragments de reliefs (dont celui qui était proposé); qu'il n'avait plus d'emploi et une innombrable famille à nourrir. Mon scepticisme grandissant en fonction de la baisse du prix, on ajouta d'autres arguments : Mahmoud se droguait et buvait; il avait donc besoin d'argent. Au bout de deux heures d'une discussion fort utile à tuer le temps, le prix avait passé de 300 livres égyptiennes à 11 livres : c'était un prix honnête pour un travail artisanal moderne aussi soigné...

C'est un fragment de grès absolument conforme à celui qu'on trouve dans certains temples ramessides (Ramesseum par exemple). L'imitation est très habile. On y trouve la mollesse des oeuvres de cette époque dans le modelé général, dans le traitement de la bouche et des yeux (avec un peu de recherche, on trouverait sans doute le relief original qui a servi de modèle). Le relief était cassé (pour faire plus vrai ?). Le prix payé plaide pour la fausseté du document (10); quelques détails - une fois de plus des enjolivures - confirment cette analyse; c'est le cas en particulier du collier, et de l'uraeus.

(10) Aurait-il été authentique que le code de déontologie tacite de l'égyptologue m'aurait interdit de l'acquiescer.

3. Relief de Boston

Cette pièce est nettement moins anecdotique. Elle n'est, à mon avis, pas l'oeuvre d'un Egyptien (encore que, comme je le disais, le début du siècle ait connu des gens fort habiles), bien qu'elle ait été donnée par Reisner comme provenant probablement des environs de la pyramide de Têti à Saqqarah. A l'origine, il existait une partie supérieure droite (tête d'Amon et cinq colonnes de légendes du dieu et du roi), partie qui a disparu (11). Elle mesure environ 90 cm sur 115 cm (deuxième fragment inclus).

Le thème est banal : le roi (Horemheb) offre un bouquet de fleurs au dieu Amon dans une double scène symétrique; le corps de la stèle comporte quatre lignes horizontales, écrites de droite à gauche, que nous ne reproduisons pas étant donné la qualité de la photographie.





Le faussaire qui a fabriqué ce document ne manque pas d'habileté; on s'étonne cependant que Reisner s'y soit laissé tromper, car, du point de vue stylistique déjà, il y a des erreurs et des maladresses évidentes et qui proviennent probablement du fait que l'exécutant a plutôt pastiché que copié des reliefs authentiques; il a même ajouté des détails qui trahissent la supercherie : ainsi, dans la partie supérieure vue par Gunn, le dieu, est coiffé correctement des grandes plumes amoniennes mais on a ajouté un disque solaire sur la base de ces plumes : on semble avoir confondu Osiris et Amon, ce qui se confirmerait par l'emploi du socle sur lequel se tient le dieu; on constatera en outre que ce socle épouse la plante des pieds, ce qui n'a évidemment rien d'égyptien. D'autres détails seraient à relever (par exemple, le fait que les deux bouquets sont trop rapprochés l'un de l'autre, que les deux queues de panthère du roi se croisent, etc.), mais le texte fourmille de tant d'incohérences qu'il suffit en lui-même à attester la fausseté de cette stèle.




A la première ligne, on constate que le nom d'Horus, le Nebty et le nom d'Horus d'or sont ceux (souvent écrits incorrectement)... d'Aménophis III. A la fin de la deuxième ligne, on trouve en revanche le Nebty (sans les hiéroglyphes introducteurs des deux déesses) d'Horemheb : *wr tmwt m Ipt-swt*. Au début de la troisième ligne, on reconnaît le nom d'Horus d'or d'Horemheb, avec de nombreuses fautes. Tout se passe comme si le faussaire avait choisi, sur deux monuments, des groupes de signes (en les copiant mal) ou des signes épars.

(11) Elle figure sur une photographie qui se trouve parmi les papiers de Gunn déposés à l'Ashmolean Museum d'Oxford.




Car en dehors de ces fragments reconnaissables de titulature, il faut bien admettre que notre astucieux fabricant les a complétés avec un arsenal de signes qu'il avait sous la main.

Il n'est pas mauvais de relever cette série d'absurdités.

Première ligne : il confond le signe *pr*  avec le signe *h*  (dans *smn hpu*); même erreur au début de la troisième ligne; *sgrh*  devient *sp^{ch}*  !

Deuxième ligne : jamais un Egyptien n'aurait écrit *nfr nfr* dans un demi-quadrat. Les signes qui suivent n'ont aucune signification : *nn s^b pr.n^c* (?); que vient faire le signe *nn*  après *nb hps*  ? L'oiseau *ur* est remplacé par un aleph dans *ur tmnt*, où d'ailleurs un signe  remplace le t

Troisième ligne : le graveur atteste son ignorance de manière comique (ce qui me fait penser qu'il n'est pas Egyptien) : il a mis une barbe à la déesse Maât !

Quatrième ligne : les signes sont intervertis dans l'expression *nb hps nbt*  seigneur de tous les pays étrangers, expression qu'au demeurant on ne trouve jamais chez Horemheb entre les deux cartouches ! Enfin, le faussaire a "télescopé" le mot *jt*  et le mot *t*  en ajoutant au premier les déterminatifs du second, ce qui tendrait à nous faire penser que les modèles où il a puisé ses signes étaient écrits en colonnes verticales.

La conclusion est évidente. On sait que des textes parfaitement authentiques comportent parfois des graphies absurdes, qu'il faut attribuer à l'inculture de tel graveur (qui savait, par ce qui n'est qu'un paradoxe apparent, écrire mais pas lire...), et qui copiait un modèle peu distinct. Mais les erreurs sont généralement ponctuelles et explicables. Rien de semblable ici. C'est un faux patent de quelqu'un qui ne connaît pas la langue hiéroglyphique.

Nous l'avons dit, de tels faux deviendront dangereux le jour où un bon graveur connaîtra aussi bien la langue égyptienne que son propre métier.

Les débouchés de l'égyptologie, en Suisse, sont peu nombreux; mais je ne voudrais pas que la remarque qui précède tente quelque étudiant licencié A à entreprendre un apprentissage de sculpteur... Indépendamment de toute autre considération, le faux est une industrie aussi dangereuse que peu rentable. Le remarquable artiste qu'était Israël Rouchomowski d'Odessa, ne reçut pour le travail de la tiare de Saïtapharnès que la somme de 2000 roubles...

Robert HARI
chemin de Claire-Vue 5
1213 Petit-Lancy (GE)

P.S. Les post-scriptums sont haïssables. On m'en permettra cependant deux.

1. *Tant crie-t-on Noël qu'à la fin il arrive* (Villon, *Ballade des Proverbes*). De retour de Louxor, je dois signaler que le "bon" faussaire existe maintenant. On m'a offert, la même journée, respectivement à Gournah et à Gournah-el-Taraf, les deux pièces suivantes :

- a) Un grand scarabée en basalte, très plat (long. max. 5 cm. pour une épaisseur de 1,5 cm environ), portant, dans une exécution remarquable et pratiquement sans faute, le cartouche d'un Psammétique. Ce type de scarabées et de matière ne sont pas attestés, à ma connaissance, pour cette époque. Ce n'est pas, cependant, un élément déterminant.
- b) Une plaque de 4 cm sur 4, de 7 mm d'épaisseur environ, dans une matière et d'une exécution identiques, avec les deux cartouches de Ramsès II, sans faute, accompagnés de *nswt bit* et de *s³R^c*.

Dans la première pièce, on ne décèle qu'une erreur - qui aurait pu être le fait d'un graveur pharaonique : le *m* a l'allure d'un *aleph*. En revanche, la facture et le style des hiéroglyphes sont si semblables (et la matière est la même !), que la coïncidence est inacceptable, même si l'on admet que la XXVI^e Dynastie a été friande de "rééditions archaïques".

2. Le roi Horemheb semble être un sujet prisé des faussaires (à moins qu'il ne s'agisse d'un même faussaire, qui aurait l'habileté de se confiner à une époque, voire à un roi). Je tiens, en effet, pour extrêmement suspecte une coupe vue dans le commerce par Redford, (*BASOR* 211, oct. 1973, pp. 36-39) dont l'inscription, souvent fautive (on ne peut pas suspecter Redford de l'avoir mal copiée !) inspire la plus grande méfiance, mais qui est d'autant plus insidieuse qu'elle donne un an 16 d'Horemheb. On tombe dès lors dans le faux historique - le plus dangereux de tous !

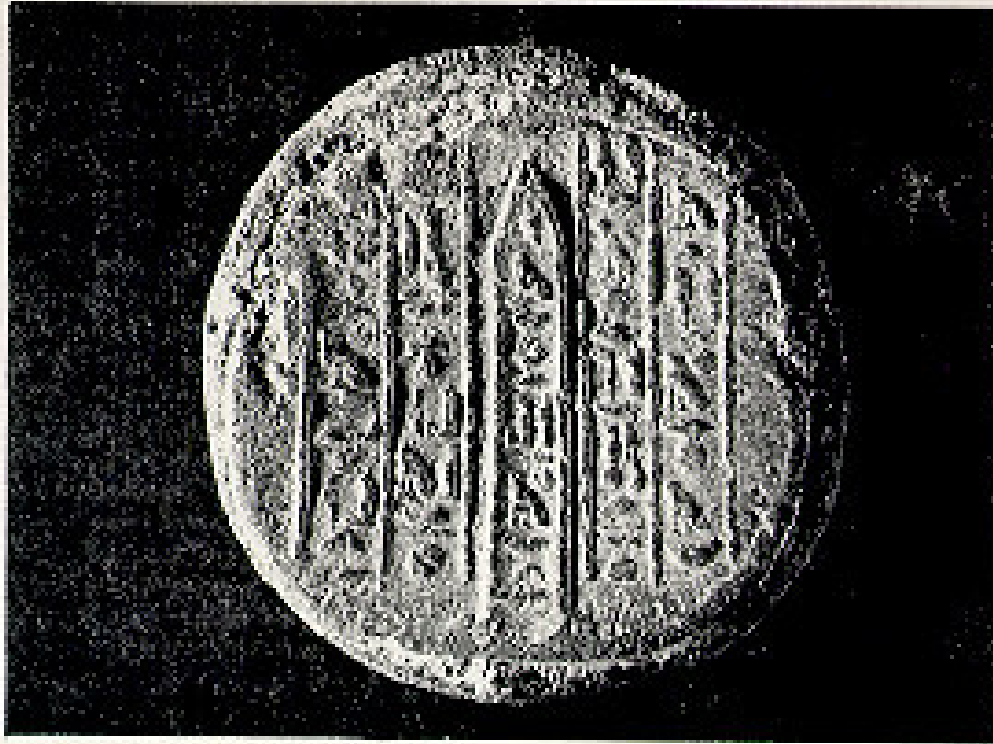


Fig. 1 : Cône funéraire



Fig. 2 : Relief ramesside

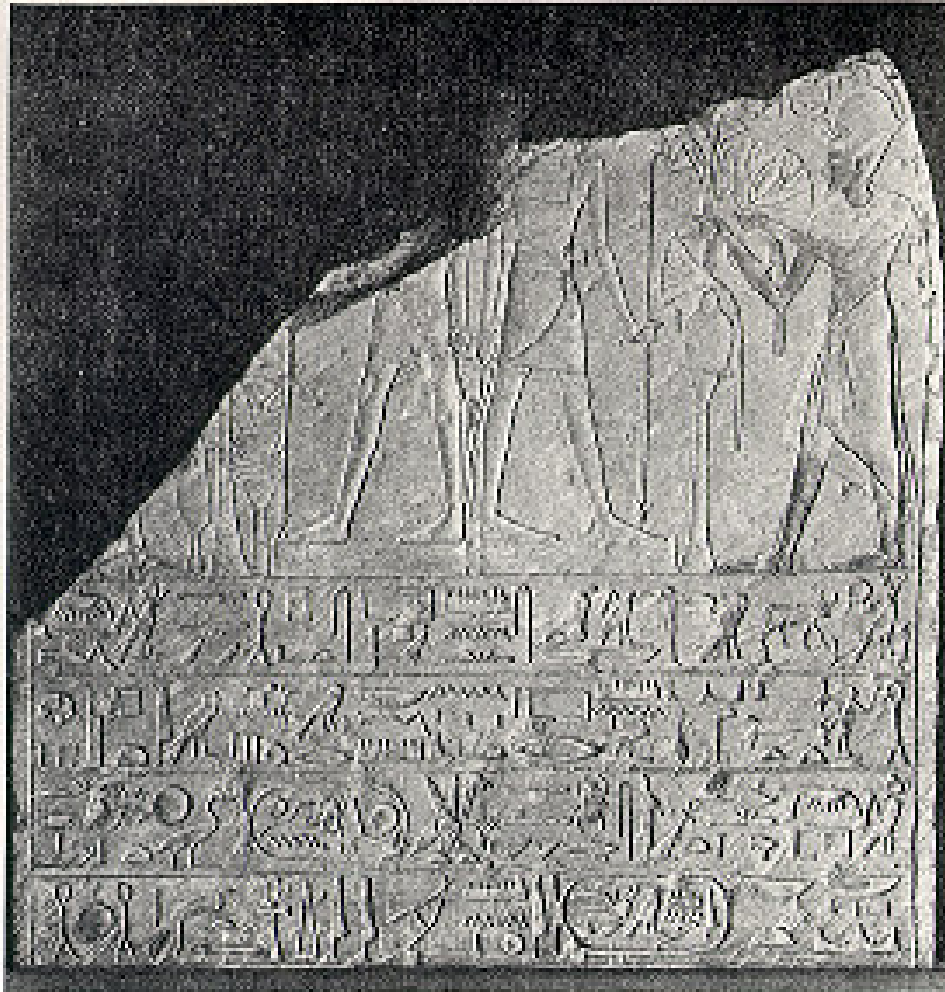


Fig. 3 : Relief de
Boston